

Le lieutenant-colonel de La Brosse commandant le RICM, au Tonkin

Souvenirs du lieutenant Gabriel de Sesmaisons
[Général de corps d'armée (2S)]

chef du 3e bureau (49-51)
chef du 3e peloton de l'escadron de vedettes (mars à juillet 51)



Le lieutenant-colonel de La Brosse est mort à cheval, en pleine action, comme il a vécu. Si tragique que puisse paraître sa fin, je la pense digne de lui. Il y a des hommes, en effet, qu'on imagine mal mourant de vieillesse dans leur lit. Ils ne le souhaitent guère eux-mêmes. Le lieutenant-colonel de La Brosse fait partie de ces preux.

J'ai connu le lieutenant-colonel de La Brosse à son arrivée au Tonkin en novembre 1949. Il venait prendre le commandement du RICM dans lequel j'avais l'honneur de servir. M'étant trouvé sous ses ordres pendant de nombreux mois, j'estime de mon devoir de rapporter pour la postérité quelques souvenirs restés depuis lors fidèlement gravés dans ma mémoire.

Le lieutenant-colonel de La Brosse représente pour moi le type exemplaire du chef militaire. J'ai pu admirer à maintes occasions l'ampleur et la clarté de son intelligence qui lui permettait de passer de la rigueur de la technique à la souplesse du bon sens.

Car, s'il jugeait rapidement, il agissait plus vite encore. Sa force résidait dans la promptitude et l'énergie de ses réactions. Il manifestait une fougue, un entrain, une jeunesse de caractère qui surprenaient chez un officier de son grade.

Sa décision prise, rien ne l'arrêtait. Il est vrai qu'il pouvait compter sur une volonté de fer, forgée par un entraînement quotidien. Elle lui a permis de se dominer dans les pires circonstances.

Mais c'est le côté affectif et humain de sa personnalité qui m'a le plus frappé. Le lieutenant-colonel a toujours manifesté le plus grand intérêt et la plus sincère sollicitude pour ses subordonnés, qu'ils fussent blancs, noirs ou jaunes.

Sa vocation militaire et coloniale éblouissait : il savait même faire partager son rayonnement.

Je veux maintenant évoquer quelques-unes de ses activités pendant son 2e séjour en Indochine. Puissent ces souvenirs aider à conserver sa mémoire et présenter un exemple de grandeur militaire et humaine.

Le commandement du RICM avait également la responsabilité et la charge du vaste secteur d'Haiphong, s'étendant de Moncay à Thaï Binh. A cette époque, les Viet Minh occupaient de larges zones dans ces régions et la pacification ne progressait guère.

Le colonel se mit au travail avec ardeur et efficacité. Organisant son régiment et prenant contact avec les autorités vietnamiennes il sut allier de brillantes qualités militaires et politiques. Visitant les postes et les villages ralliés, réorganisant les unités autochtones, galvanisant les énergies, il ramena la confiance et l'esprit d'initiative.

Cependant, malgré ses fatigues, il continuait son entraînement personnel. Car il comptait bien remonter en courses à son retour en France. Ainsi tous les matins, il effectuait son cross sur le stade d'Haiphong, accompagné de son fidèle chauffeur, choisi pour ses performances.

Malheur à l'officier qui méritait une sanction : au lieu des arrêts classiques, le malchanceux se voyait condamner à suivre le colonel au cross du lendemain. Il était sûr de tomber sur les genoux avant la fin.

A partir de décembre 1949, la fréquence et l'amplitude des engagements contre les forces adverses augmentent. Des éléments du RICM sont mis à sa disposition du général Marchand qui vient de lancer l'opération « Parpaing » au Nord du delta.

Le colonel tient à conseiller le commandement sur l'emploi des chars en zone montagneuse et à surveiller leur progression. Prenant lui-même le volant d'une jeep blindée, il s'élance sur leurs traces en zone VM à travers la jungle, accompagné de 2 officiers et de quelques hommes. Traversant des camps rebelles fraîchement abandonnés, il se trouve toujours auprès de l'élément de tête pour se rendre compte de la situation et des possibilités de manœuvre de ses blindés.

Quelques semaines plus tard, il participe aux grandes opérations d'occupation du delta au sud de la route d'Hanoi-Haiphong et selon son habitude, paye de sa personne avec les avant-gardes.

En juillet 1950, le colonel organise et déclenche l'opération « Zoé » contre les VM infiltrés dans les rochers calcaires du Traison au NO d'Haiphong.

La progression se trouve stoppée devant le massif d'où les rebelles, retranchés derrière les blocs de pierre, tiennent nos troupes sous leur feu. Le colonel vient alors prendre position sur un mamelon à quelques centaines de mètres des viets, en vue de se renseigner à vue.

Je le vois encore, le béret sur l'oreille, calme mais bouillant, donnant ses ordres, puis après avoir emprunté le fusil d'un vietnamien, faisant lui-même le coup de feu.

Ceci peut sembler témérité. En vérité, la valeur de l'exemple pour le moral d'une troupe ne permet-elle pas au chef de prendre parfois certains risques ?

Son mépris du danger ne le quitte jamais. Au cours d'une liaison vers Haiphong, il distance son escorte. En passant devant un village douteux, la jeep est encadrée de rafales de mitraillette, parties d'une haie en bambous. Une minute plus tard, des gardes le retrouveront en position de tir derrière une diguette.

En dehors des opérations, le lieutenant-colonel de La Brosse consacre passionnément son temps à l'organisation de son secteur. Ses visites dans les villages ralliés se multiplient. Il s'emploie à les défendre efficacement en les armant et en fortifiant les postes voisins.

Un jour, un chef de poste démoralisé, attire l'attention sur le danger encouru par ses hommes, chargés de garder un pont isolé dans une région infestée de VM. Le colonel lui prétend alors qu'il coucherait aisément sur ce pont.

Le sous-officier demeurant sceptique, il revient la nuit suivante avec sa jeep et ses couvertures et s'installe à côté des sentinelles ahuries.

Une telle histoire, colportée de bouche en bouche, fera peut-être sourire mais coupera court à

certain défaitisme...

Malgré la chaleur torride de cet été, le colonel ne diminue en rien ses activités.

Il dispose même de sa journée car il ne déjeune jamais, pour garder sa « ligne » de jockey. Son secteur reposant à cheval sur la route d'Hanoi-Haiphong, il opère tantôt au nord, tantôt au sud.

En juillet toujours, il effectue l'opération « Dédale » dans l'île de Ha Vinh. Il débarque le premier au milieu des rafales et des éclatements de mortiers. Dirigeant le feu d'un fusil-mitrailleur, il s'avance dans l'eau des rizières la canne à la main.

Puis, sur l'indication de prisonniers, il participe à la récupération d'armes.

Peu de temps après, en septembre, c'est l'opération « Orange » dans la région de Ha Trang. Chaque fois, le colonel fonce en avant et mène la vie dure aux unités VM. Pendant les quelques journées de répit, il prend le bateau ou l'avion et va inspecter les unités du RICM dispersées dans les régions de Tien Yen, Hai Duong et sur la RC4 en direction de Langson.

Mais bientôt ses activités vont se trouver suspendues pour quelques mois...

Des concentrations VM importantes sont signalées dans le massif de Dong Trieu au nord du delta. Le général Marchand monte l'opération « Géranium » et confie au lieutenant-colonel de La Brosse le commandement d'un groupement de 3 bataillons.

Dès les premiers contacts, les bataillons se heurtent à une vive résistance des VM qui occupent les crêtes recouvertes de jungle de ces montagnes. Pour prendre une décision de manœuvre, le colonel veut être exactement renseigné et se rendre compte par lui-même des difficultés dues au terrain.

Il compte alors joindre le PC de l'un de ses bataillons. Son chef doit envoyer des guides à sa rencontre. Le colonel m'invite à l'accompagner avec une dizaine d'hommes armés et 4 coolies prisonniers VM, portant certains fardeaux.

Nous partons vers midi en colonne, suivant au début des digues à travers la rizière.

Au loin, se dressent les sinistres montagnes chevelues au-dessus desquelles flottent des nuages de fumée.

Peu à peu, nous nous rapprochons des premières collines. Le chemin carrossable emprunté par les véhicules d'artillerie et de ravitaillement cesse.

Nous espérons trouver maintenant les guides envoyés par le bataillon.

Cependant, il n'y a personne au rendez-vous. Le colonel, impatient, décide alors de rejoindre le PC du bataillon d'après la carte et les traces laissés par nos troupes.

Un certain nombre de pistes divergentes s'enfoncent à travers la jungle vers les sommets. Nous en empruntons une et dépassons bientôt des vestiges calcinés d'un camp VM.

Après avoir traversé plusieurs arroyos de montagne, nous continuons notre marche sur une piste très étroite, bordée de végétation dense.

Nous devrions maintenant trouver le bataillon. Le colonel commence à s'inquiéter.

Soudain, l'éclaireur de tête s'arrête à l'entrée d'une clairière. Il rend compte avoir entendu des voix s'exprimant en annamite.

Des paillotes achèvent de se consumer, preuve du passage de nos troupes. Nous sommes

probablement arrivés. Ces voix semblent indiquer la présence des partisans du bataillon.

Nous nous avançons encore et tombons nez à nez sur des VM reprenant position après le passage d'éléments amis.

Nous avons dû nous tromper de piste. Aussitôt, une vive fusillade s'engage de part et d'autre. Les hommes se dispersent en tirant.

Le colonel saute sur un fusil et ouvre le feu. Deux hommes sont à mes côtés.

Un instant après, je me retourne et ne vois plus personne. Tous ont disparu soudainement. J'aperçois alors un fusil à terre et du sang. Plusieurs pistes aboutissent à la clairière. J'ignore par laquelle le reste du détachement a pu se replier.

Cependant, grâce aux gouttes de sang, nous pouvons enfin rejoindre le colonel, étendu à l'écart à l'endroit où des hommes l'ont ramené.

Il saigne beaucoup : une balle lui a traversé l'épaule en biais, lui frôlant l'artère. Un pansement sommaire lui est appliqué. Il ne veut pas être porté avant que le détachement ne soit hors d'atteinte des VM.

Heureusement, l'étroitesse de la piste empêche tout débordement dans l'immédiat. Je fais lancer un message en l'air par notre poste radio pour demander l'ambulance à l'extrémité du chemin carrossable.

Nous saurons par la suite qu'il a été capté par le poste de Dong Trieu. Celui-ci alerte un « Morane » d'observation qui parachute un message lesté au dessus de l'ambulance revenant justement avec un blessé.

Elle fera demi-tour. Les coolies rompent alors 2 bambous et fabriquent un brancard de fortune à l'aide d'une toile de tente.

Le retour est pénible. Il faut retraverser les arroyos. Les coolies glissent sur les galets et risquent de faire chavirer le brancard.

Enfin, nous rejoignons l'ambulance, prise à ce moment à partie par des tireurs isolés VM. Nous craignons pour la vie du colonel qui semble évanoui. Livide et crispé, il n'a jamais prononcé une plainte.

Deux heures après, il est opéré par l'antenne chirurgicale installée dans le poste de Dong Trieu. J'ai assisté à l'opération. Le groupe électrogène ne fonctionne pas. En conséquence, le chirurgien opère sous une tente à la lueur d'une bougie vacillante. Le colonel est conscient et ne se plaint pas. La blessure est pourtant impressionnante. Dans la nuit, il est évacué sur Haiphong.

Je le revois quelques jours plus tard. Il conserve un moral excellent. Son seul souci demeure de guérir vite pour conserver le commandement de son régiment. Il ne veut surtout pas être rapatrié sanitaire. Il va alors se faire soigner à Saigon.

Nous apprenons avec admiration son endurance dans ses exercices de mécanothérapie en vue de réadapter ses muscles.

Trois mois plus tard, dédaignant une convalescence, le lieutenant-colonel reprend le commandement de son régiment : magnifique exemple de volonté et de maîtrise personnelle.

Il reprend ses activités et continue ses exercices musculaires.

En janvier 1951, il opère avec un nouveau groupement mobile dans le massif même où il a été

blessé. Il se trouve ainsi vengé.

Mais ses activités vont maintenant se porter vers le sud où le général de Lattre lui confie le commandement du secteur de Ninh Giang, en février 1951.

Il se dépense à nouveau sans compter et je le rencontre de temps en temps avec mes vedettes au cours de nombreuses opérations.

Il a retrouvé sa forme bien que sa blessure le fasse toujours souffrir. Il veut cependant l'ignorer.

Le dernier souvenir que je conserve du lieutenant-colonel de La Brosse date de mon départ d'Hanoï en juillet 1951.

Je le rencontre une dernière fois avant de prendre l'avion pour Saïgon. Souriant malgré sa souffrance et de récentes déceptions, il m'invite à monter dans sa voiture.

Nous nous rendons ensemble à l'aérodrome. Calme, sans illusions, il attend le moment prochain où il pourra à son tour rejoindre la France.

Il me parle de sa famille, de ses chevaux, de ses projets. Il s'inquiète en se demandant s'il pourra à nouveau monter en courses.

Mais il n'oublie pas sa vocation militaire. Il m'incite même à intensifier l'instruction et l'éducation des hommes : c'est son leit-motiv.

Dans l'avion, je ressens un mélange de joie et de nostalgie : vais-je retrouver à mon retour dans la métropole autant de grandeur et de désintéressement ?

**

*

La mort du lieutenant-colonel de La Brosse m'a vraiment impressionné. Fallait-il avoir bravé loin des siens tant de risques pour tomber au retour ? Mais pour un cavalier, si douloureuse qu'elle paraisse, la mort à cheval dans l'ivresse d'une course n'est-elle pas exaltante ? Je conserverai toujours le souvenir de mon ancien chef de corps : il demeure pour moi un exemple magnifique de foi et de courage.